

## JOURNÉE DE PRINTEMPS

*Le samedi 24 mai 2003 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire l'insomnie ». Après l'ouverture de la journée par Madame Christiane Deussen, directrice de la Maison Heinrich Heine, et une présentation du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers : anglais avec Ann Grieve et Liliane Abensour, espagnol avec Philippe Bataillon, italien avec Chantal Moiroud. L'atelier d'écriture était animé par Jean-Yves Pouilloux.*

*L'après-midi, après une conférence de Pierre Pachet intitulée « Les heures de la nuit », le travail en atelier a repris : allemand avec Brigitte Vergne-Cain, anglais avec Jean-Pierre Richard, portugais avec Patrick Quillier et russe avec Hélène Henry.*

---

Patrick Quillier

## Je ne dors pas

Parmi les états récurrents que l'œuvre de Pessoa, orthonyme et hétéronymes confondus, analyse de façons diverses, l'insomnie tient une place envahissante. Elle taraude Bernardo Soares dans le *Livre de l'intranquillité* ; elle est neutralisée tant bien que mal chez Alberto Caeiro ; elle est changée en une sorte de catégorie philosophique chez Ricardo Reis ; Fernando Pessoa « lui-même » en rend compte souvent, et ce, toujours dans un dispositif de nature fantastique ; Álvaro de Campos, enfin, reprenant en cela les plaintes plutôt âpres du proto-hétéronyme anglais de l'adolescence, Alexander Search, en fait une expérience limite où éprouver toutes les fragilités mais aussi toutes les forces de l'être, afin d'en tirer la matière permettant d'élaborer un emblème valant pour la vie tout entière.

En proposant à l'atelier de traduction le poème de Campos intitulé *Insomnia* (« Insomnie »), il me semblait que nous serions conduits à réfléchir au lexique, à la syntaxe, à la prosodie et aux figures structurant le dispositif mis en place par Campos pour mener à bien cette entreprise de cristallisation de l'insomnie au creuset du poème.

Le travail collectif sur ce texte a confirmé cette intuition : sur les 62 vers que compte le poème, l'attention nuancée et contradictoire qui a été dirigée sur tous les paramètres que je viens d'évoquer ne nous a permis d'aborder que les 22 premiers...

L'entame du poème, précise en même temps qu'elliptique, nous a retenus longtemps. La constatation initiale (« Não durmo ») ne pose pas de problème particulier, mais la polysémie du « nem » portugais (« ni », ou « pas même »), lequel martèle et le premier vers et le second, a occasionné le premier débat : quitte à alourdir la phrase, ne doit-on pas entendre le deuxième sens de « nem » dans ses deux occurrences (au cœur du premier

vers, au début du second) en tant que symptôme de la paradoxale fatigue induite par l'insomnie ? Si l'on a finalement répondu oui à cette question, les arguments développés contre la lourdeur n'ont pas manqué.

La proposition retenue par le groupe pour ces deux vers (« Não durmo, nem espero dormir. / Nem na morte espero dormir. ») fut donc la suivante :

Je ne dors pas, je n'espère même pas dormir.

Même dans la mort je n'espère dormir.

Les deux vers suivants (« Espera-me uma insomnia da largura dos astros, / E um bocejo inutil do comprimento do mundo. ») posaient le problème de l'espace perçu dans l'insomnie. L'opposition « largura/comprimento » (qu'on peut comprendre comme suit : largeur/hauteur ; largeur/longueur ; largeur/taille), combinée aux métaphores amplifiantes (« largura dos astros », « comprimento do mundo »), constitue sans nul doute l'expression du bouleversement perceptif qu'opère l'insomnie. L'étrangeté des métaphores incitait plutôt à choisir le couple largeur/longueur, sans beaucoup de considérations sur le rythme étiré et lancinant de ces vers. Ce qui donnait la proposition de traduction suivante :

M'attend une insomnie de la largeur des astres,  
Et un bâillement inutile de la longueur du monde.

On aura noté que le passage du verbe « esperar » dans son sens d'« espérer » (strophe 1) au même verbe dans son sens d'« attendre » (strophe 2) n'a pu être rendu en français sous la forme du moindre jeu de mots.

La strophe 3, avec son système de reprises insistantes, ne posait pas de problème particulier, le « nem » qui y figure pouvant être considéré comme un écho de ceux du début.

Le vers unique qui sert de strophe 3, en revanche (« Ah, o opio de ser outra pessoa qualquer ! »), en ce qu'il pose la question des troubles de la personnalité tels qu'ils émergent de l'insomnie, n'a pas manqué de nous troubler. Comment traduire « outra pessoa qualquer », expression figée où l'on entend se remotiver le patronyme même de Pessoa, et où le mot chargé de sens n'est pas le dernier mais le mot « outra » (« autre ») ? Il a semblé que proposer « n'importe qui d'autre » permettait de souligner le désir de se faire autre, si important dans l'insomnie en général et dans l'œuvre pessoenne en particulier.

Le premier vers de la longue strophe suivante (« Não durmo, jazo, cadaver acordado, sentindo ») pose plusieurs problèmes. Tout d'abord, la traduction de « jazo » : accepte-t-on la cacophonie « je gis » ou l'estompe-t-on en transformant l'indicatif en participe : « gisant » ? Les partisans de la première solution invoquent l'allitération insistante qui suit immédiatement

« jazo » en portugais : « cadaver acordado », allitération que le français « cadavre éveillé » ne transcrit que partiellement. Les autres font valoir que « gisant » peut aussi être un nom, en accord avec la morbidité générale que le traitement de l'insomnie prend dans ce vers. Ces derniers proposent alors, pour compenser, de traduire le participe « sentindo » (« sentant ») par « je sens », peut-être sans tenir compte du fait que ce participe est tout autant, sinon plus, relié au mot « cadaver » qu'au sujet grammatical de la proposition. Leur essai de traduction s'énonce ainsi : « Je ne dors pas, gisant, cadavre éveillé, je sens ». Les premiers considèrent qu'il suffit de traduire « sentindo » par « ressentant » pour que le vers soit satisfaisant : « Je ne dors pas, je gis, cadavre éveillé, ressentant ».

La suite de la strophe ne posait pas de problèmes particuliers, si ce n'est la traduction du refrain lancinant : « de que me arrependo e me culpo » : « dont je me repens et m'accuse » ? « dont je me repens et je m'accuse » ? « dont je me repens et dont je m'accuse » ? Si l'on évince d'emblée la proposition 2, bancale, le choix est entre une formulation plus souple (1) et une phrase insistant lourdement sur le côté liturgique des cogitations en forme de prières qui naissent parfois de l'insomnie.

La dernière strophe travaillée présentait surtout deux problèmes.

Tout d'abord, fallait-il reprendre les répétitions assez lourdes du premier vers (« Não tenho força para ter energia para acender um cigarro. ») ? Après discussion, on choisit de répondre oui : « Je n'ai pas la force d'avoir l'énergie d'allumer une cigarette ».

Ensuite, comment reprendre en compte le possible jeu de mots du vers 2 (« Fito a parede fronteira do quarto como se fôsse o universo. »), le mot « fronteira » pouvant y être un adjectif signifiant « d'en face » ou un nom apposé signifiant « frontière » ? Traduirait-on : « Je fixe le mur d'en face dans ma chambre comme si c'était l'univers » ou « Je fixe le mur frontière de ma chambre comme si c'était l'univers » ? Il semble que la deuxième solution entraîne le plus d'adhésions : ce qui tendrait à prouver que l'expérience de l'insomnie comme enfermement dans un lieu paradoxalement doté de toutes les qualités du cosmos est bien partagée !

D'ailleurs, si l'on compare les choix de l'atelier avec la traduction parue dans l'édition Pléiade (2001) et reproduite ici en appendice, on peut, au bout du compte, risquer cette hypothèse : le travail accompli lors d'une insomnie collective peut sans doute rivaliser de bon droit avec les veilles studieuses du traducteur solitaire.

Premières strophes d'*Insomnie* (traduction P. Quillier)

Je ne dors pas, je n'ai aucun espoir de dormir.  
Même dans la mort je n'ai aucun espoir de dormir.

Une insomnie m'attend, de la largeur des astres,  
Et un bâillement vain de la taille du monde.

Je ne dors pas ; je ne peux pas lire quand je me réveille la nuit,  
Je ne peux pas écrire quand je me réveille la nuit,  
Je ne peux pas penser quand je me réveille la nuit –  
Mon Dieu, je ne peux même pas rêver quand je me réveille la nuit !

Ah, l'opium d'être n'importe quelle autre personne !

Je ne dors pas, je gis, cadavre réveillé, tous sens dehors,  
Alors mon sentiment est une pensée vide.  
Passent en me frôlant, défigurées, des choses qui me sont arrivées  
– Toutes celles dont je me repens et m'accuse – ;  
Passent en me frôlant, défigurées, des choses qui ne me sont pas arrivées  
– Toutes celles dont je me repens et m'accuse – ;  
Passent en me frôlant, défigurées, des choses qui ne sont rien,  
Et même de celles-là je me repens, je m'accuse, et je ne dors pas.  
Je n'ai pas la force d'avoir l'énergie nécessaire pour allumer une cigarette.  
Je fixe dans ma chambre le mur d'en face comme s'il était l'univers.  
Au-dehors il y a le silence de ces choses amassées.  
Un grand silence effrayant dans n'importe quelle autre occasion,  
Dans n'importe quelle autre occasion qu'il me serait donné de sentir.